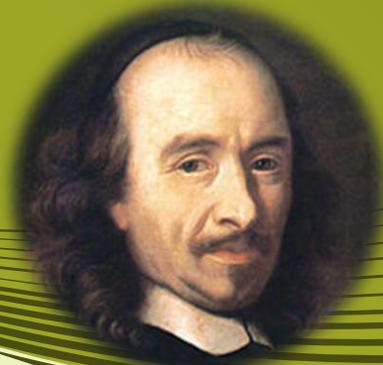


# Les Horaces et les Curiaces

Les trois Horaces et les trois Curiaces sont des héros légendaires qui, d'après Tite-Live, se seraient battus en duel pendant la guerre entre Rome et Albe-la-Longue, durant le règne du troisième roi de Rome, Tullus Hostilius. Les deux villes décidèrent d'un commun accord de régler leur conflit en désignant trois champions de chaque côté. Tite-Live considère, sans en être certain, que les Horaces étaient les champions de Rome et les Curiaces, ceux d'Albe. D'après la légende, les Albains furent tous les trois blessés rapidement et deux des Romains tués. L'Horace survivant, Publius Horatius, prit la fuite, poursuivi par les Curiaces blessés. Mais ceux-ci ne le rattrapèrent pas en même temps, ce qui permit à l'Horace de les tuer l'un après l'autre. À son retour à Rome, il tua sa propre sœur qui pleurait son fiancé, un des trois Curiaces, car, selon lui, « qu'ainsi périsse toute Romaine pleurant un ennemi ». Condamné à mort, il fut acquitté devant l'Assemblée du Peuple, mais dut passer sous le joug, symbole de la soumission à la loi romaine.



Pierre Corneille s'inspira de ce combat pour sa tragédie *Horace* (1640).



## Le récit de Tite-Live

Dès le premier choc, les cliquetis des armes firent passer un grand frisson dans l'assistance ; tous en perdaient la voix, et le souffle. Mais au cœur de la mêlée, les trois Albains furent blessés, tandis que deux Romains tombaient, mourant l'un sur l'autre. Leur chute fit pousser des cris de joie à l'armée albaine ; les légions romaines tremblaient pour leur unique champion, que les trois Curiaces avaient entouré. Par bonheur il était indemne, trop faible, à lui seul, il est vrai, pour tous ses adversaires réunis, mais redoutable pour chacun pris à part. Afin de les combattre séparément, il prit la fuite, en se disant que chaque blessé le poursuivrait dans la mesure de ses forces.



Giuseppe Cesari,  
*Combat des Horaces et des Curiaces*

Il était déjà à une certaine distance du champ de bataille, quand il tourna la tête et vit ses poursuivants très espacés. Le premier n'était pas loin : d'un bond, il revint sur lui : le Horace avait déjà tué son adversaire et vainqueur, marchait vers le second combat. Poussant des acclamations, les Romains encouragent leur champion : lui, sans donner au dernier Curiace, qui n'était pourtant pas loin, le temps d'arriver, il tue l'autre. Maintenant la lutte était égale, survivant contre survivant ; mais ils n'avaient ni le même moral, ni la même force. L'un, deux fois vainqueur, marchait fièrement à son troisième combat ; l'autre s'y traînait, épuisé. Ce ne fut pas un combat : c'est à peine si l'Albain pouvait porter ses armes ; il lui plonge son épée dans la gorge, l'abat, et le dépouille.



« Horaces contre Curiaces », enluminure



Jean-François Lagrenée,  
*Horace venant de frapper sa sœur*

Horace chargé de son triple trophée, marchait à la tête des Romains. Sa sœur, qui était fiancée à l'un des Curiaces se trouve sur son passage près de la porte Capène ; elle a reconnu sur les épaules de son frère la cote d'armes de son amant, qu'elle-même avait tissée de ses mains : alors s'arrachant les cheveux, elle redemande son fiancé et l'appelle d'une voix étouffée par les sanglots. Indigné de voir les larmes d'une sœur insulter son triomphe et troubler la joie de Rome, Horace tire son épée, et en perce la jeune fille en l'accablant d'imprécations : « Va, lui dit-il, avec ton fol amour, rejoindre ton fiancé, toi qui oublies et tes frères morts, et celui qui te reste, et ta patrie. Périssent ainsi toute Romaine qui osera pleurer la mort d'un ennemi. »

Tite-Live, *Histoire romaine*, livre I, 25-26

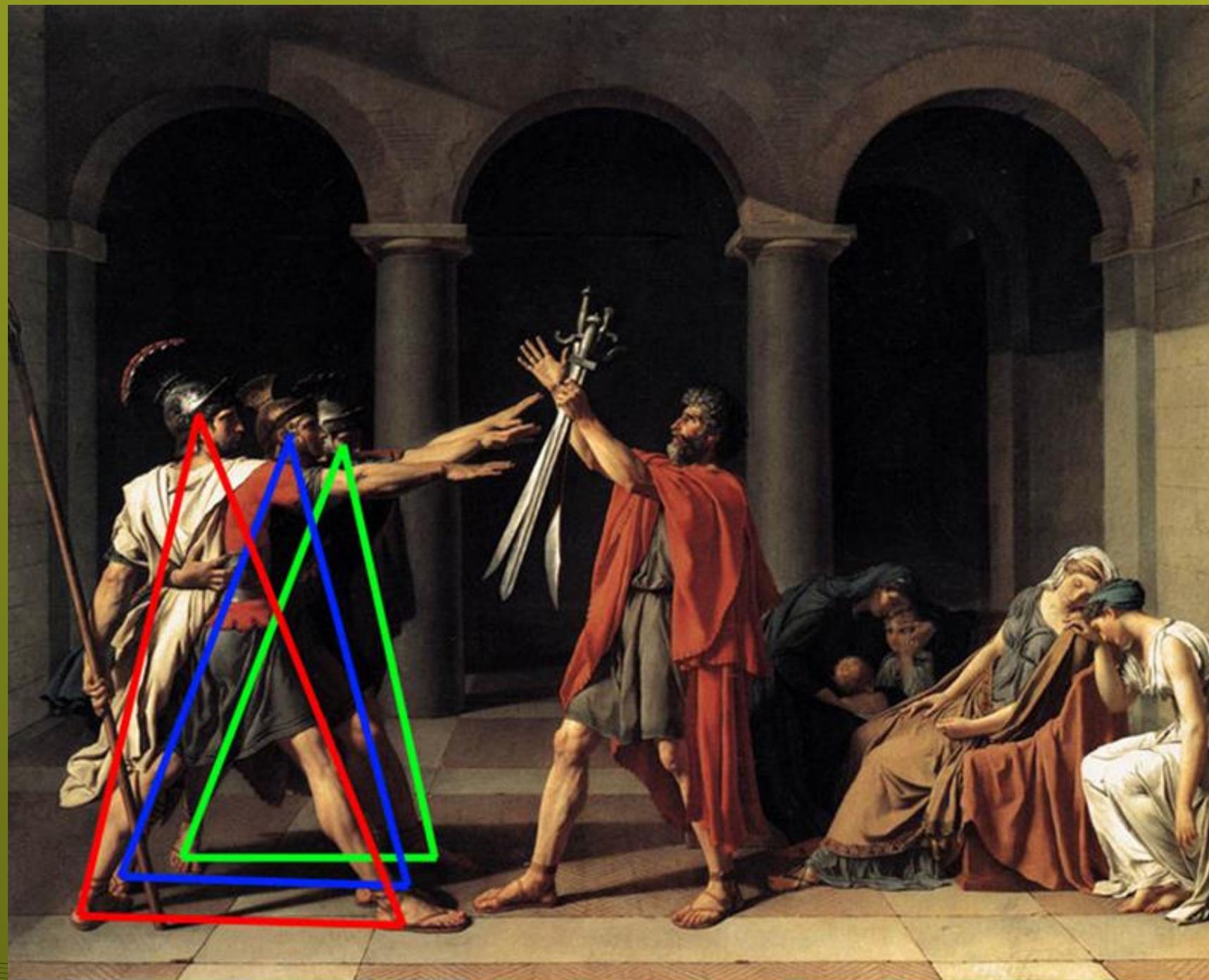
## Jacques-Louis David

Jacques-Louis David (Paris, 1748 - Bruxelles, 1825) est un peintre français. Il est considéré comme le chef de file de l'École néoclassique. Il opère une rupture avec le style galant et libertin de la peinture rococo du XVIII<sup>e</sup> siècle, et revendique l'héritage du classicisme de Nicolas Poussin et des idéaux esthétiques grecs et romains, en cherchant, selon sa propre formule, à « régénérer les arts en développant une peinture que les classiques grecs et romains auraient sans hésiter pu prendre pour la leur ». Il devient en 1785 un peintre renommé avec *Le Serment des Horaces*.

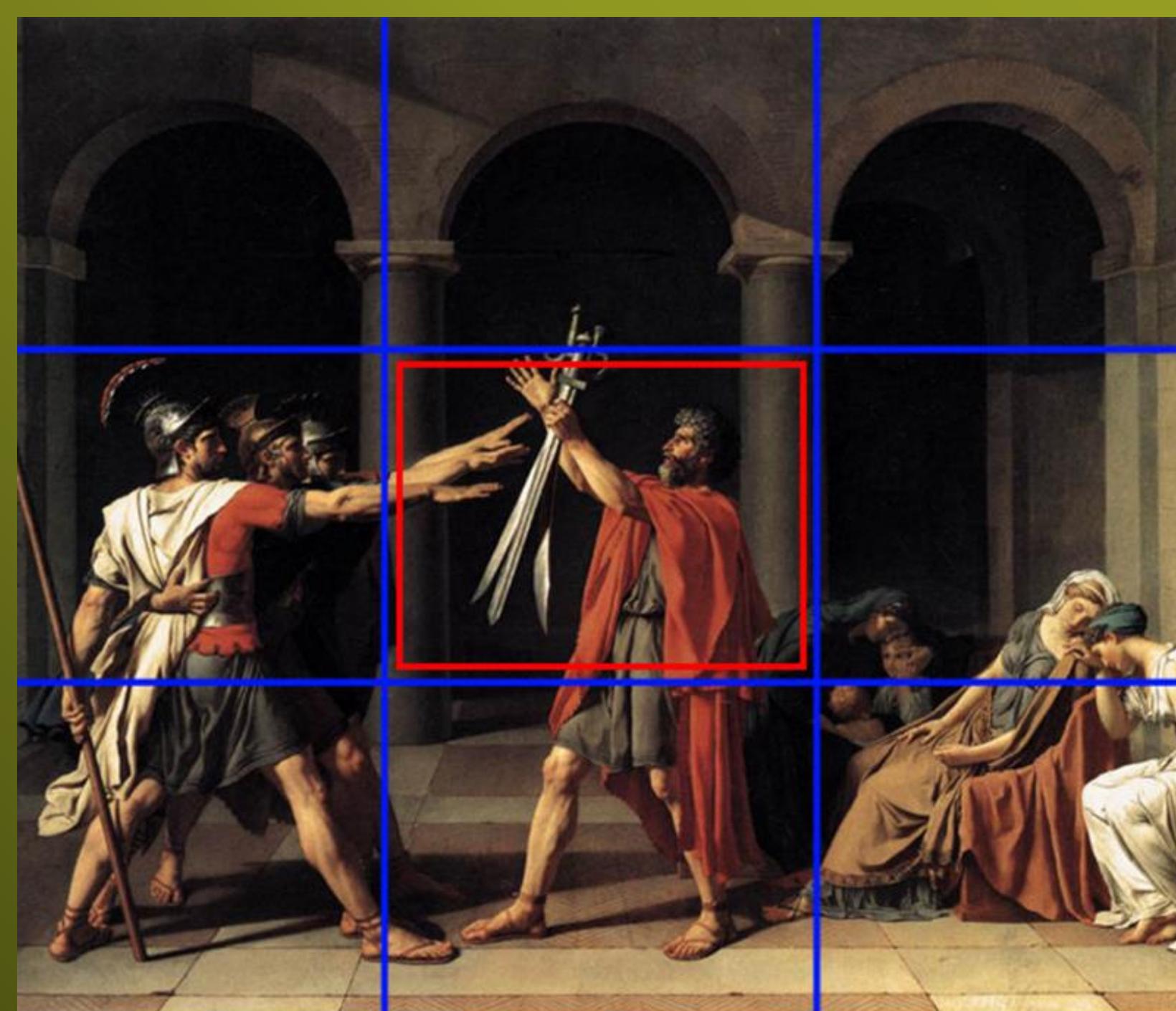
Le combat entre les Horaces et les Curiaces apparaît dans plusieurs sources littéraires (Tite-Live, Plutarque, et autres), mais le serment (les Horaces jurent à leur père par ce serment de vaincre ou de mourir dans cette guerre qui les oppose aux Curiaces) est une invention de David. Il est possible que David, qui était franc-maçon, ait été inspiré par les procédures de serment utilisant les épées de ceux-ci. Le serment des Horaces est une invention de David qui traduit l'idée de courage et de fierté. Dans ce tableau, David brise les règles habituelles de composition en décentrant les sujets principaux. Il ne tient pas non plus compte des principes de l'Académie, en traitant ses couleurs et reliefs de manière relativement plate.



Le chiffre 3 est omniprésent dans la composition du tableau. Les trois frères Horaces adoptent une position qui suggère la figure géométrique du triangle. Ils évoquent la force, la stabilité et l'unité de leur groupe, mais aussi celles qui règnent dans chacun d'eux. Le père des trois combattants, constituant la deuxième partie, porte aussi en lui le chiffre 3 : les trois épées qu'il s'apprête à confier à ses trois fils. Enfin, au niveau du troisième groupe, les femmes sont au nombre de trois.

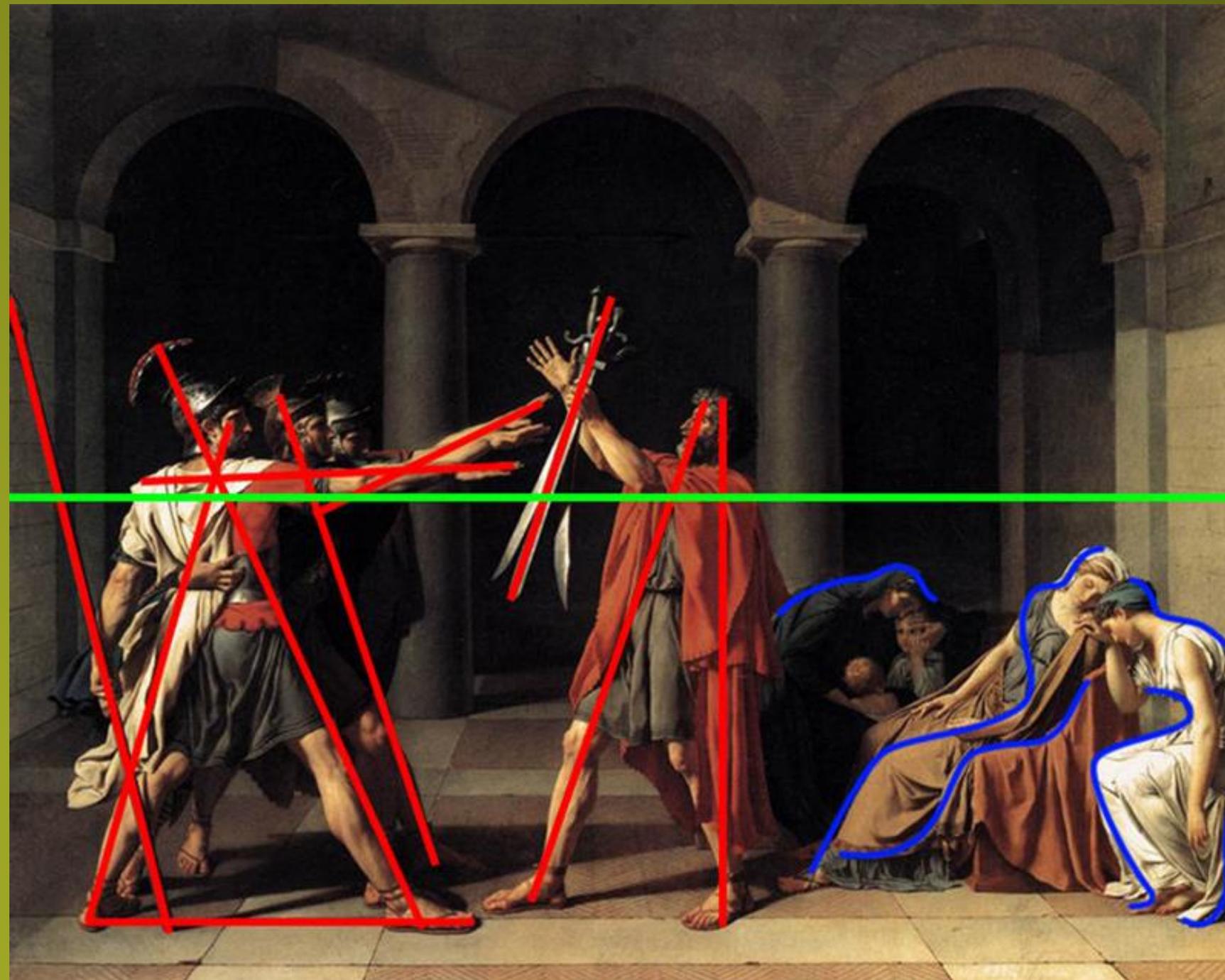


La règle des tiers a été parfaitement appliquée et centre ainsi le regard du spectateur sur le tiers central : les mains tendues des Horaces vers les glaives détenus par le père ; l'accent est mis sur le serment prêté.

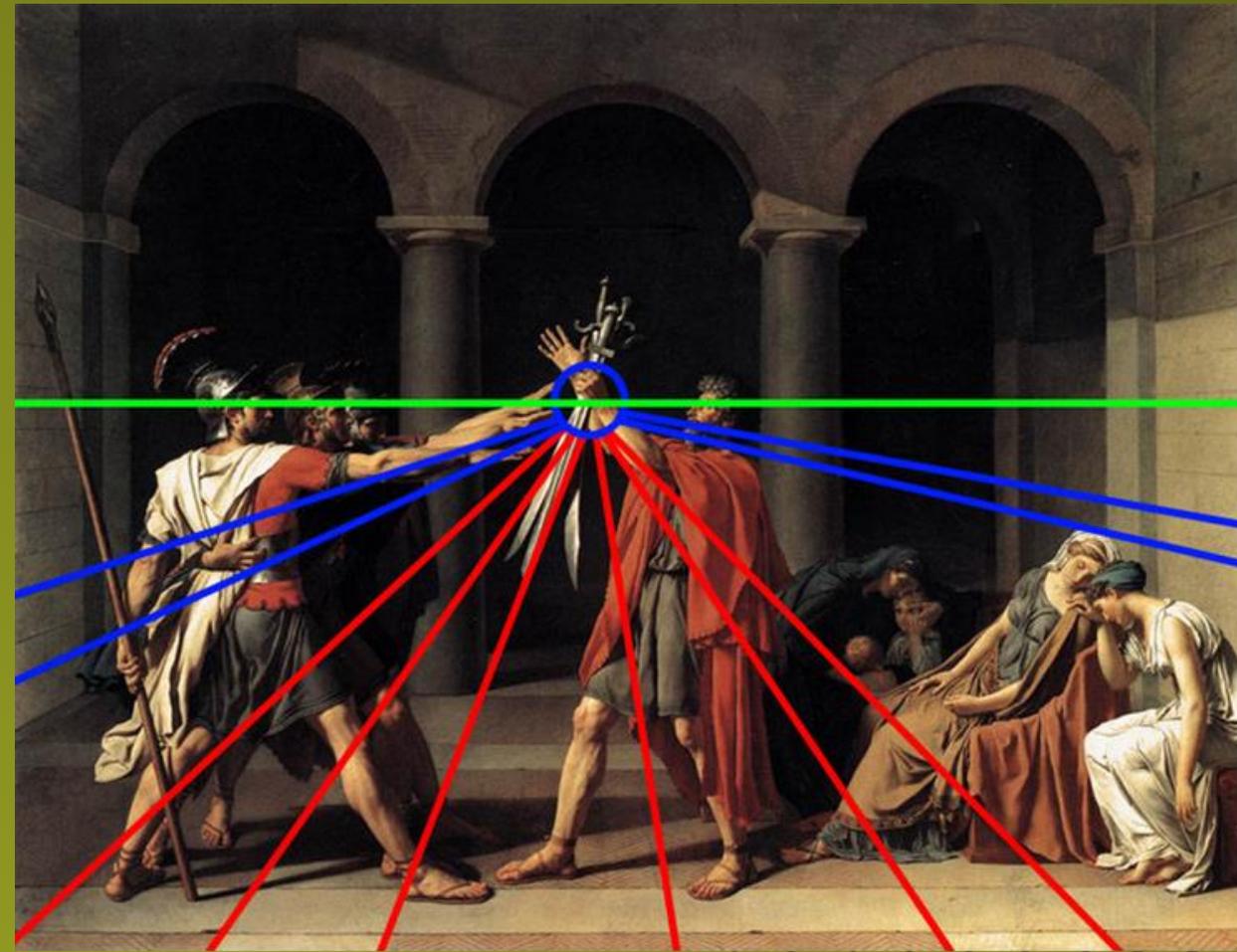


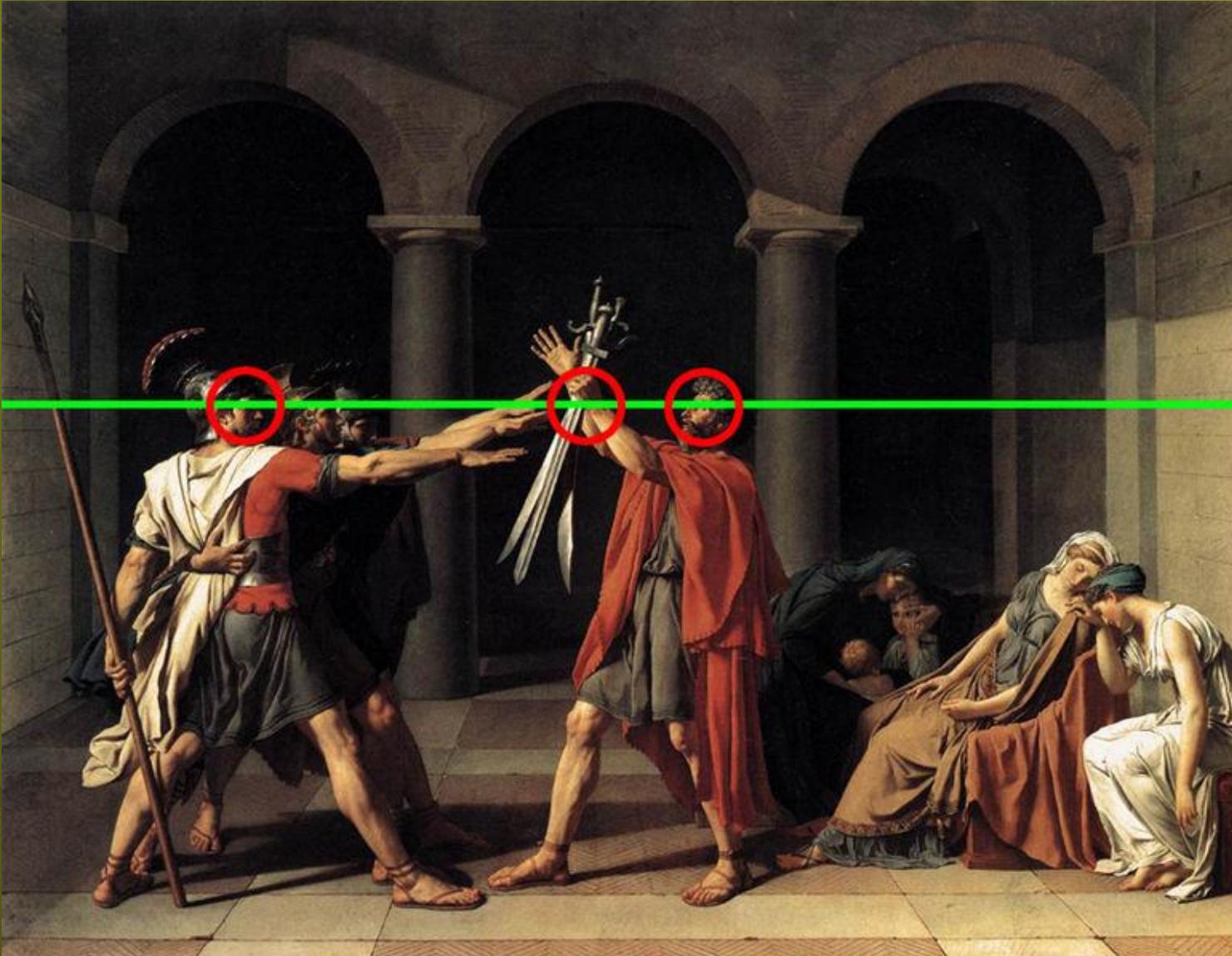
Le tableau montre une dichotomie caractéristique du néoclassicisme : on remarque d'emblée la présence de deux groupes dans la composition de David : les hommes, à gauche, et les femmes, à droite.

Cette division est surtout menée par la différence qui prédomine entre les lignes directrices : elles sont droites pour les hommes, courbées pour les femmes. Si les hommes, droits, aux bras tendus, sont empreints de détermination, de force et de patriotisme, les femmes éplorées par le départ à la guerre de leurs frères, de leurs maris ou de leurs fils semblent effondrées, anéanties.



Les lignes de construction ont pour rôle la stabilisation de la scène. Elle se déroule sans aucun doute dans la villa d'un grand aristocrate romain : l'architecture, ses colonnes, ses arches et ses pavés ne pouvant être ceux d'une modeste habitation. Ce sont justement ces éléments qui assurent le parfait équilibre du tout. Cela est d'abord dû à l'opposition de la verticalité des colonnes à l'horizontalité du parterre. Ensuite, comme indiqué dans la partie trinité, les arches sont au nombre de trois et correspondent à chaque groupe de personnages. Ces derniers sont comme « appuyés » par l'architecture même et il en va donc pareillement pour le serment proclamé. Le pavement régulier constitue un pilier important de la régularité et de l'équilibre qui règne au cœur de la composition. En prolongeant les lignes du sol, celles des murs et des chapiteaux, il est possible de retrouver le point de fuite de la composition : il se situe sur la main gauche du père qui détient les trois épées, attirant le regard vers cette zone du tableau et soulignant le rôle essentiel et central du serment prêté par les Horaces.



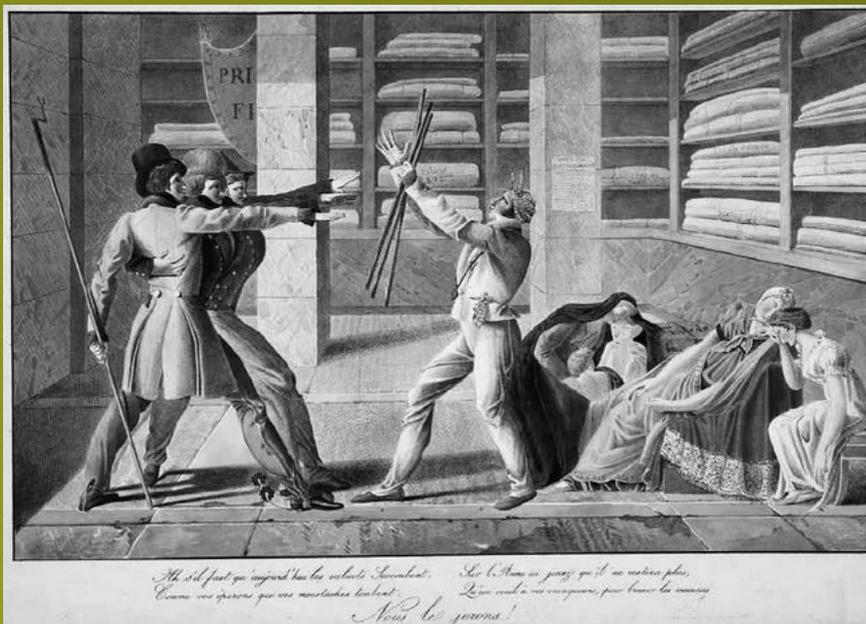


Des trois Horaces, le premier est sans cesse mis en avant par rapport à ses frères. Il est au premier plan, ce qui attire d'emblée sur lui le regard du spectateur ; alors que les deux autres tendent les mains en direction de leur père et des épées, la sienne reste parallèle à la ligne d'horizon, comme pour attendre que son arme lui soit offerte (il ne la réclame pas et paraît plus mature que les autres, son bras est droit et stable, la force représentée par son bras servira sans faillir sa patrie). Le détail le plus révélateur réside dans l'alignement de son regard avec le point de fuite et l'œil de son père : cette droite est de surcroît la ligne d'horizon. À nouveau, une forme de « trinité » unit le premier fils à son père et à la cité. Il prête serment à l'autorité paternelle qui détient entre ses doigts le symbole de la cité. Dans la légende, seul un des trois Horaces survit : il se peut que ce soit lui.

Une autre œuvre d'art  
avec le même sujet...



Pendule au Serment des Horaces :  
bronze ciselé et doré, marbre vert  
Musée Carnavalet, Paris



... et quelques pastiches

